

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

APERÇU

SUR

LES ORIGINES ET LA FORMATION

DE

L'ÉVANGILE DE SAINT PAUL

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 25 juillet 1896, à 4 heures

PAR

ALFRED SOLEYRET

VALS-LES-BAINS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE E. ABERLEN

1896

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

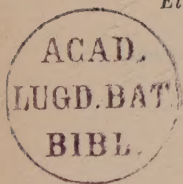
APERÇU
SUR
LES ORIGINES ET LA FORMATION
DE
L'ÉVANGILE DE SAINT PAUL

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 25 juillet 1896, à 4 heures



PAR

ALFRED SOLEYRET

VALS-LES-BAINS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE E. ABERLEN

1896

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. E. MÉNÉGOZ, Président de la soutenance.	
MM. MÉNÉGOZ,	} Examineurs.
ERRHARDT,	
RÉVILLE,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

OUVRAGES CONSULTÉS

REUSS. — *Théologie du siècle apostolique.*

A. SABATIER. — *L'apôtre Paul.*

DE PRESSENSÉ. — *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne.*

OLTRAMARE. — *L'épître aux Romains.*

GODET. — *Introduction au Nouveau-Testament (les épîtres de Paul).*

RENAN. — *Saint Paul.*

AVANT-PROPOS

Le présent travail n'embrasse pas, comme on pourrait le croire, la théologie paulinienne tout entière. Un tel sujet demanderait, cela va sans dire, à être traité beaucoup plus longuement. Nous avons seulement voulu présenter ici quelques courtes considérations sur la manière dont s'est créé et développé l'Evangile de notre apôtre. Par ce mot d'Evangile, on doit entendre la bonne nouvelle du salut, la réponse à la question que tout homme religieux se pose : Comment pourrais-je être sauvé ? Tout ce qui n'a pas spécialement trait à la sotériologie est écarté de notre étude. Le système paulinien de salut ne comprend, en somme, que deux grandes théories : l'expiation et la justification par la foi. Montrer les origines et la formation de ce système, à cela se limite notre tâche.

On ne trouvera pas davantage ici un long exposé de la pensée de saint Paul sur ces deux points ; il y est abrégé, autant qu'il pouvait l'être. Nous nous sommes, avant tout, gardé d'introduire dans ce travail des discussions critiques qui lui sont étrangères et l'auraient inutilement chargé. Il ne s'agit pas, pour nous, d'interpréter une doctrine, mais d'en montrer la naissance et le développement.

Cela ne peut se faire que par une sorte de divination historique. Il n'existe pas de documents sur les années fécondes qui touchent à la conversion de notre apôtre, et c'est cependant là qu'il faut chercher la racine de sa pensée. Heureusement, le présent conserve toujours l'image du passé et, de même que le botaniste remonte de la fleur au germe dont elle est sortie, de même le critique retrouve, dans les conceptions et les sentiments d'un auteur, ses conceptions et ses sentiments d'autrefois. Les épîtres qui nous sont restées suffisent à cet égard. Paul y a imprimé sa forte individualité; il se livre tout entier à ses lecteurs. Il brûle encore, si l'on peut dire, du feu qui le dévorait au temps où il ne connaissait pas Jésus. Il nous signale lui-même ses origines. Cette ardeur toujours vive reflète son passé et nous permet de le reconstituer avec assez de vraisemblance.

APERÇU
SUR
LES ORIGINES ET LA FORMATION
DE
L'ÉVANGILE DE SAINT PAUL

CHAPITRE PREMIER

PAUL SOUS LA LOI

A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire dans la première moitié du premier siècle, le judaïsme avait à peu près atteint son plein développement. L'Ancien-Testament était regardé comme le dépôt de la suprême sagesse, le Code social et religieux d'Israël, la loi où se trouvait consignée la volonté de Dieu. On voyait dans cette loi le gage de la faveur d'en haut, et dans sa stricte observance la condition indispensable et sûre de gagner le royaume du Ciel. Pour être sauvé, on était tenu à une soumission absolue envers les commandements divins, à une pratique sévère des rites prescrits. La moindre trans-

gression, si elle était commise à dessein, enlevait au pécheur tout espoir de salut ; elle rompait entre Dieu et lui l'alliance conclue sous Moïse. Contre de tels péchés, le sang des sacrifices était inefficace ; la loi mosaïque, qui, vraisemblablement, ne fut jamais appliquée, condamnait même le coupable à la lapidation.

Le judaïsme avait conçu la solution du problème religieux sous la forme d'un contrat dont les clauses étaient la fidélité rigoureuse dans l'observation de la Loi, du côté de l'homme, et l'engagement à ne point faillir à ses promesses, du côté de Dieu.

Depuis la captivité de Babylone, comprimé par les divers empires dont il était successivement l'esclave, privé de toute existence politique, mais n'en rêvant pas moins la domination du monde, le peuple juif ne vivait que par ses livres sacrés. Il y concentrait toutes ses pensées, toutes ses espérances, et apportait dans l'exécution de leurs commandements une rigidité et une contention d'esprit extraordinaires. Des écoles s'étaient créées, se donnant pour tâche d'expliquer la Loi, d'en préciser la lettre, et qui avaient abouti à l'entourer d'une « haie » si compacte de préceptes accessoires, que la vie de l'homme pieux ne pouvait plus s'échapper hors du Code qui l'enfermait.

Une prodigieuse espérance, qui devait bientôt allumer la guerre et la fièvre en Judée, soutenait, d'ailleurs, le zèle du peuple élu. Le Messie, descendant de David et restaurateur de son trône, sacré roi d'Israël par Jéhovah, vengeur de son peuple et de la sorte héritier de ses haines, était près d'apparaître. Les signes avant-coueurs

de sa venue se multipliaient. Un total bouleversement allait s'opérer. Les nations païennes seraient humiliées, selon les uns, exterminées, selon les autres, et la domination juive s'étendrait sur toute la terre.

C'est au parti le plus fortement attaché à ces utopies et aux pratiques dévotes, que Paul appartenait. Les Phari-siens formaient le noyau résistant de l'individualité juive contre l'intrusion étrangère. Bien qu'ils s'abstinssent de toute préoccupation politique, à cause de l'influence prépondérante accordée dans ce domaine par les Romains à leurs rivaux, les Sadducéens, et du peu de chance qu'ils avaient d'y prévaloir par la lutte, ils étaient néanmoins les véritables maîtres de la nation. Ils s'étaient sagement confinés dans le domaine religieux. Le rabbinisme, avec son rigorisme légal et son exégèse fantaisiste, fut leur œuvre. La synagogue devint entre leurs mains, en même temps qu'un lieu d'enseignement où les docteurs instruisaient le peuple de leurs doctrines à la lumière des Ecritures, un vaste foyer de propagande au sein du monde païen. Aux yeux de la foule, ils se distinguaient par l'es-pèce d'ostentation qu'ils apportaient à remplir leurs dévotions, et par la défense opiniâtre du dogme de la résurrection contre les Sadducéens, lesquels, fidèles à la tradition hébraïque, avaient toujours refusé de l'adopter.

Ce parti n'était pas si éloigné du christianisme que la lecture des Évangiles le fait supposer ; de la synagogue à la chambre haute où se réunissaient les saints de Jérusalem, il n'y avait qu'un pas à franchir.

Il faut se rappeler qu'avant l'entrée en scène de l'apôtre Paul, le christianisme n'avait point revêtu le caractère

d'hostilité envers le judaïsme, qu'il manifesta si fort dans la suite. Les premiers disciples restèrent attachés à la Loi et ne pensèrent point devoir constituer une religion nouvelle. La révolution inaugurée par Jésus n'allait pas, pour eux, au-delà de ce fait que le Messie d'Israël venait d'apparaître en la personne de leur maître et s'appropriait à quitter les cieux, où il était monté, pour revenir fonder le royaume de Dieu sur la terre. Les premières conversions se firent dans les rangs des Pharisiens ; les nouveaux convertis n'ayant pas à renier leur passé, mais étant uniquement tenus de croire au Christ Jésus, elles ne furent jamais le résultat d'une violente crise intérieure. Il suffisait de quelque surprenante démonstration d'Esprit-saint pour les amener nombreuses (1). Tout autre fut la conversion de Paul ; elle sortit du bouillonnement même de son âme et provoqua une rupture complète avec le judaïsme. Nous possédons, sur la lutte qui déchira l'apôtre durant la période de sa vie écoulée sous la Loi, quelques chapitres de l'épître aux Romains (le septième surtout) d'un jet si spontané et d'un reflet si vif, qu'on peut avec une entière certitude refaire la première étape de sa pensée.

Les religions légalistes, ayant peu de prise sur les sentiments intérieurs de l'individu et n'allant pas jusqu'à embrasser dans leur réglementation son activité tout entière, procurent une paix facile et commode. C'est la principale raison de leur succès auprès de la grande

(1) Actes V, 14 ; VI, 7 ; VIII, 12 ; etc.

majorité des hommes. Les esprits superficiels se portent d'instinct vers le culte qui leur offre le salut à peu de frais. Mais pour les grandes âmes, affamées de justice et sentant jusqu'à l'irritation leur misère, le légalisme est un cercle mille fois trop étroit. Elles le brisent ou s'étiolent. Nature ardente, incapable de se laisser longtemps duper par l'illusion d'une paix apparente, saint Paul devait secouer le joug d'une Loi surannée. Des natures de cette espèce, possédées par la passion sacrée de conquérir le ciel, se signalent, tandis qu'elles sont les esclaves du légalisme, par un zèle extrême. La conscience de Saul de Tarse, obsédée par la crainte de ne pas remplir la somme de ses obligations et de perdre le fruit de ses bonnes œuvres, était envahie de scrupules sans fin (1). Assurément, malgré le courant libéral qu'il trouva à l'école de Gamaliel, l'apôtre fut du nombre des Phari-siens étroits, aux yeux desquels l'infraction, même commise par inadvertance, du commandement le plus insignifiant, passait pour un grave déshonneur qu'on infligeait à Dieu (2). Il dut s'astreindre à toutes les subtilités de la casuistique rabbinique, les multiplier à l'excès, se forger un véritable joug de fer. La soif intense de salut qui le dévorait, la peur de ne pas aller jusqu'au bout des exigences de son Dieu, se traduisaient au dehors par une intolérance brutale (3). Il pouvait

(1) Rom. VIII, 15 ; Gal. V, 1.

(2) Rom. II, 23 ; Gal. V, 3.

(3) Actes VIII, 1-3 ; IX, 1-2.

avec raison se rendre le témoignage d'être, parmi les descendants d'Abraham, l'un des plus scrupuleux observateurs de la Loi (1). Mais l'énorme dépense de forces qu'exigeait l'état de constant fanatisme où il vivait, rendait cet état intenable et devait provoquer une violente réaction. S'il nous est permis d'employer cette expression, saint Paul avait porté le rigorisme légal à un tel degré de tension, qu'il ne pouvait plus que casser. Lorsqu'on presse trop le légalisme, il se dessèche.

Les pratiques pieuses, le zèle extrême, en effet, ne parvenaient pas à donner à Paul le calme auquel il aspirait. S'il eût été une âme médiocre, il eût uniquement visé, comme tant d'autres Pharisiens, à cette justice toute de surface, où le cœur tenait fort peu de place, et que se décernait aisément, parmi les juifs, quiconque croyait avoir gardé une fidélité constante à la lettre de la Thorah. A l'instar des docteurs de son temps, de plus en plus portés à donner l'importance majeure au côté superficiel de la religion, il se fût usé à resserrer le cercle des observances, pour rendre l'accès du ciel plus méritoire. Mais, grâce, sans doute, à l'influence de Gamaliel, la partie morale de la Thorah, laquelle, ne l'oublions pas, était un code moral autant que religieux et civil, et atteignait, sur ce point, à une très haute élévation, prévalut dans sa conscience. Quoique élevé au sein du rabbinisme, Paul hérita de cette école célèbre des Hillélites quelque chose des vieux prophètes. Il y apprit à donner

(1) Gal. I, 14 ; Philip. III, 6.

le pas, dans la législation mosaïque, aux commandements moraux sur les règles du formalisme religieux. Nous sommes toujours tentés de nous figurer saint Paul sous les traits d'un Pharisien des Evangiles ou du Talmud, uniquement appliqué à entasser sur sa tête des obligations dont le poids l'aurait finalement écrasé. Meticuleux, subtil, il le fut au suprême degré ; mais, avant tout, ce fut un homme de conscience, je veux dire un homme aux yeux duquel le respect de la volonté divine se marquait, non par des exercices de dévotion extérieure, mais par la pureté du cœur et la pratique de la vertu (1). Un abîme le séparait déjà de la foule de ses coreligionnaires. Les juifs, orgueilleux, tirant vanité de leurs livres sacrés (2), s'arrogeant le premier rôle sur la scène du monde, sentaient peu la gravité du péché commis dans l'ordre moral de la conscience. L'apôtre, au contraire, en eut un très vif sentiment. Il nous en a laissé une expression brûlante et si vraie qu'elle n'a jamais été surpassée.

Or, il était clair que dans une âme aussi ardente la volonté d'être juste et les passions humaines allaient violemment se heurter.

Les propres forces de l'homme sont notoirement insuf-

(1) Rom. II, 12-29, passage où la confusion de la loi mosaïque et de la loi morale est continuelle ; notez surtout II, 14-15 ; 26-27, VII, 7-27, versets qui ne se comprendraient pas comparés à Philip. III, 6, si le mot *loi* avait le même sens dans les deux épîtres. L'exemple choisi (verset 7) est à remarquer. Gal. V, 14.

(2) Rom. II, 17-19.

fisantes à réaliser l'idéal. Il faut, pour cela, une absence si complète d'égoïsme, un détachement si absolu de la terre, que Jésus seul a pu s'élever jusqu'à lui. Parfois même la transgression se produit à notre insu ; la convoitise, par exemple (1), se fait jour, nonobstant la volonté qui la réprime.

Terrible devait être la condition du vrai fidèle du mosaïsme en face d'une loi qui ne souffrait pas de manquements, sous peine de mort éternelle. Pour Paul, ce fut quelque chose comme une agonie sans fin (2). La délicatesse de sa conscience et le clair sentiment qu'il avait de l'existence inévitable du péché, portaient ses souffrances à un degré d'extrême intensité. La damnation du néant, salaire funeste du péché, l'épouvantait (3). Un fait singulier chez un juif est de le voir passer sous silence les sacrifices lévitiques, dont le but était précisément de laver les fautes du peuple. Peut-être, à cause de leur fréquence et de leur impuissance à régénérer les pécheurs, en apercevait-il la vanité. En tout cas, l'insuffisance, l'impossibilité religieuse du mosaïsme se montrait à lui de plus en plus. Sans doute, les affirmations qu'il posa plus tard au sujet de la loi n'étaient encore que vaguement senties, mais elles devaient finalement sortir du sein de la misère où il se débattait. Ce fut là l'expérience capitale de sa vie. Il était bien constaté que, sous la menace d'une

(1) Rom. VII, 7.

(2) Rom. VII, 24-25.

(3) Se rappeler que, dans l'antiquité, la mort était tenue pour le roi des épouvantements.

loi impraticable (1) criant à l'homme : « Obéis ou tu mourras », on courait au-devant d'une mort certaine. Pour comble de désarroi, la situation paraissait sans issue. Une crise était inévitable. Un immense besoin de pardon, d'amour divin, de grâce réconciliatrice, remplissait son âme affreusement troublée ; espérer en la miséricorde de Dieu, restait la seule branche de salut. On sent déjà que sa conversion, sortie comme plus tard celle de Luther, d'une expérience douloureuse, sera une révolte contre la loi, et que sa théologie aura pour base la grâce de Dieu.

La vraie piété supporte impatiemment qu'entre elle et l'objet de son adoration se dresse un intermédiaire, surtout si cet intermédiaire, loi sévère ou doctrine inflexible damnant et sauvant froidement, lui apparaît comme un joug pesant imposé par le maître à un peuple d'esclaves, à l'effet de le mater. Or, aux yeux de Paul, la loi mosaïque prenait toujours plus ce caractère.

En inspirant la crainte, en éveillant sans trêve la conscience de l'état d'asservissement dans lequel on était tenu, la loi infligeait à la nature humaine une perpétuelle et exaspérante humiliation. Ce dont saint Paul souffrait par dessus tout, c'était de voir les relations comme d'un père avec ses enfants rêvées par les prophètes entre Dieu et l'homme, rester, au contraire, des relations de maître à esclave, de gardien à prisonnier (2). Cette dure

(1) Rom. III, 9; 19-20; VI, 14; IX, 32-33; Gal. II, 16; comparez Rom. X, 5.

(2) Gal. t. III, 23; V, 1; IV, 4; Rom. VIII, 5, etc.

servitude, incompatible avec les sentiments de son cœur, lui était insupportable.

L'œuvre de Jésus sera de le soulager d'un tel fardeau et de lui donner sa propre nature de fils de Dieu, afin que lui aussi puisse crier : « Abba, Père » (1).

De tous côtés, on le voit, un concours d'expériences religieuses et morales se réalisait, qui devait amener la conversion du Pharisien. Dès ce moment, nous pouvons apercevoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, le cadre expérimental de sa pensée théologique : 1° Dieu veut se réconcilier avec l'humanité ; il lui pardonne ses transgressions passées, conclut avec elle une nouvelle alliance. La grâce divine, fruit de l'amour de Dieu pour les malheureux pécheurs, préside à cette alliance ; 2° la Thorah est abrogée ; de la sorte, on ne connaîtra plus le péché ou plutôt le signe du péché sera tout autre que l'infraction d'un commandement (il est singulier que Paul supprime la loi morale et nous verrons plus tard comment). Il ne s'agit plus maintenant que de faire entrer la vie et la personnalité de Jésus dans ce cadre.

(1) Gal. III, 25-26 ; IV, 5-7, 21 et suiv. ; Rom. VIII, 14-16.

CHAPITRE II

PREMIÈRE FORME DE L'ÉVANGILE PAULINIEN

A part de faibles renseignements fournis par les épîtres, notamment les deux lettres aux Thessaloniens, et quelques maigres discours contenus dans le livre des Actes, nous ne possédons aucun document tant soit peu considérable sur le travail d'élaboration auquel fut livré l'esprit de Paul, durant les premières années qui suivirent sa conversion. Tandis que les origines de sa conscience religieuse s'offrent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes à nos yeux, la formation et le développement de sa pensée chrétienne, au contraire, se laissent difficilement entrevoir. Aucun texte n'est suffisant pour permettre, sur ce point, de sortir entièrement du domaine de la conjecture,

Il faut, croyons-nous, donner une part secondaire à la prédication des premiers disciples dans la direction de la théologie de Paul. L'apôtre apprit de leur bouche les grands faits du nouvel Evangile : la venue du Messie en la personne de Jésus, sa mort, sa résurrection, sa réapparition prochaine (1), mais il semble que, dès le début, il conçut ces données d'une manière assez personnelle. L'espèce d'aversion que lui inspirait la Loi, le fonds

(1) 1 Cor. XV, 1-II.

d'idées et d'expérience qu'il avait acquis sous le judaïsme, le mettaient à part des disciples immédiats de Jésus. Il fut naturellement enclin à prêter à Jésus, qu'il n'avait pas connu, un rôle s'adaptant au contenu de sa conscience et aux conceptions de son esprit. De la sorte, la personne même du prophète galiléen devint, pour lui, le point central de l'Evangile. Cela ne constituait pas une déviation imprimée au christianisme, lequel se retrouve entier dans les épîtres, mais un surcroît d'éléments nouveaux visant à compléter les notions très simples de la première prédication apostolique et nés du besoin d'expliquer certains événements inattendus de la vie du Christ (1).

La mort de Jésus, en effet, dut paraître singulièrement étrange à saint Paul. C'était le démenti le plus formel infligé aux prévisions messianiques, une anomalie entraînant un remaniement considérable dans le type du Messie tel que l'avait créé l'imagination juive. Que l'on songe que, dans les idées du temps, le crucifiement, comme l'échafaud de nos jours, marquait le condamné d'une note d'infamie et le confondait avec les pires scélérats et l'on se convaincra de l'impossibilité presque absolue pour un esprit juif de reconnaître le roi d'Israël dans le pauvre crucifié de Golgotha. Les disciples furent naturellement portés à trouver dans cette mort une signification cachée d'une grande importance. Mais ils avaient touché de trop près à Jésus pour concentrer leur réflexion

(1) L'auteur du 4^e Evangile applique de même à Jésus la notion du Logos courante de son temps.

sur un fait, en définitive, purement extérieur. La foi en Jésus, c'est-à-dire un amour profond de leur maître, l'espérance de le voir bientôt revenir plein de gloire au milieu de sa petite église, la certitude d'être sauvés avec lui, suffisait à ces gens simples et peu cultivés. Leur spéculation n'allait pas au-delà (1). Animés d'un tel esprit, ils ne pouvaient sentir, à la manière de saint Paul, le fardeau du légalisme ; ils n'éprouvèrent pas la nécessité d'être délivrés. Au contraire, l'apôtre des Gentils entra dans le christianisme pour se décharger de la Loi, disons mieux, pour rompre tout contact avec le péché. Il crut possible, et ce fut l'illusion d'une grande âme passionnée, de mourir au péché, selon sa vive expression, de trouver au pied de la croix un don capable d'élever, dès ici-bas, la pauvre nature humaine à la sainteté. La mort de Jésus prit ainsi une valeur unique qu'elle n'aurait pas eue sans cela. En libérant le pécheur de l'antique esclavage mosaïque, elle marqua le commencement d'un régime nouveau. Voici, ce nous semble, comment saint Paul leva le mystère de la croix.

Les Juifs, restés fidèles en ceci à la tradition de leurs pères, tenaient la mort, le mal physique en général, pour le châtiment du péché (2). Le jugement terrible prononcé par Dieu contre Adam était retombé sur ses des-

(1) La I^{re} Epître de saint Pierre, il est vrai, contient des théories analogues à celles de Paul ; mais, en supposant l'épître authentique, Pierre a dû subir l'influence de Paul, avec lequel il eut de fréquents entretiens.

(2) Rom. VI, 23.

cendants. Ceux-ci furent censés avoir participé à la transgression de leur ancêtre et en héritèrent l'imperfection. Les funestes effets de ce jugement se faisaient continuellement sentir. On s'avouait que le mal était invincible et ses conséquences inéluctables. La piété d'un homme se mesurait d'après la somme apparente de biens ou de maux qu'il recevait (1). Seul, un saint, un homme impeccable eût triomphé de la douleur et de la mort. Il suivait, d'une semblable manière de voir, que les atroces souffrances de Jésus passaient aux yeux des Juifs pour le signe d'une grave impiété ou du moins pour le châtimement de transgressions inouïes. Saint Paul ne pensa pas autrement. C'est une idée fortement enracinée chez lui d'établir entre le péché et la mort, la corrélation la plus étroite. L'inverse, la vie et le bonheur acquis par la justice, était également vrai. Quelle cause profonde pouvait-on, en conséquence, assigner au crucifiement du Christ, à cette bizarre contradiction qui attribuait à une vie pure et sainte le salaire du malfaiteur ? Le raisonnement de Paul fut très simple ; l'analogie du sacrifice lévitique l'appelait. Jésus n'avait évidemment pas expié des péchés personnels puisque sa sainteté était hors de doute (2). Il fallait donc voir dans sa mort affreuse l'expiation des péchés d'autrui, expiation dont l'effet s'étendait à tous ceux qui, s'affiliant à l'Eglise, devaient former le peuple chrétien. La mort imméritée d'un saint effaçait la condamnation des hommes. Jésus avait en quelque sorte concentré sur lui la

(1) Cf. Job.

(2) 2 Cor. V, 21.

colère divine amassée contre l'humanité. Le poids formidable du péché s'abattait d'un seul coup, du moins pour les adhérents du christianisme.

C'était bien là un vrai mystère qui se déroulait. Jamais les juifs n'auraient pensé que tel fut le début du règne de Dieu. Pour nous, il n'y a pas lieu d'être trop surpris, vu l'extrême importance attachée de ce temps à l'idée de la solidarité entre les divers membres d'une même communauté. D'autre part, cette substitution libératrice répondait si bien aux aspirations du cœur de notre apôtre qu'elle paraissait s'offrir d'elle-même à son esprit. Ses bienfaits étaient immenses. La justice, l'honneur de Dieu n'aurait pas permis, sans se désavouer, de remettre gratuitement aux hommes leurs offenses. Jésus lui offrait une réparation parfaite. L'abîme infranchissable creusé, depuis Adam, entre le créateur et la créature était comblé ; Dieu n'avait plus en sa présence des coupables à frapper, mais des fidèles ayant revêtu une innocence d'emprunt qu'il agréait. L'ère nouvelle du salut s'ouvrait par la réconciliation du père avec ses enfants (1). C'était là le miracle de la croix. Loin d'être un scandale ou une folie, la mort du Christ renfermait la plus profonde des sagesse. Apaiser la colère de Dieu par le rachat d'esclaves vendus au péché, ramener son cœur à des sentiments de pardon et d'amour envers des rebelles, tout en sauvegardant sa justice, voilà son œuvre. La sagesse humaine était confondue.

(1) Rom, V, 10, etc.

Le bénéfice de cette expiation demandait pourtant à être recueilli. Il n'était pas indifféremment octroyé à tous les hommes sans condition requise de leur part. Les mérites du Christ ne s'imposaient pas forcément et nécessairement comme l'avait fait la coulpe d'Adam à l'égard de sa postérité. Il fallait se les approprier par la foi en Jésus, par l'entrée dans son Eglise. Le Christ s'était livré à la place des pécheurs, en retour les pécheurs devaient se donner au Christ. L'expiation ne représentait que la face négative de la question du salut ; elle affranchissait, mais ne sauvait pas. Il ne semble pas que, durant la première période de sa carrière, la notion de la foi chez saint Paul se soit fort éloignée de celle des autres apôtres. Le contour de sa pensée était tracé, mais sans reliefs accusés. Répétons-le, pour bien comprendre la suite de cet exposé, à la base de la théologie paulinienne se place l'ambition hardie de trouver un remède capable de tuer le mal, de l'extraire, si l'on peut dire, à jamais de l'être humain. Voilà la raison du caractère original que revêtent chez lui les doctrines chrétiennes. L'expiation se bornait à annuler les péchés commis ; le rôle de la foi sera de donner au croyant la force de n'en point commettre. Ce rôle n'est pas encore fortement marqué dans les lettres aux Thessaloniens, mais il y est clairement conçu. La foi, à cette première étape d'une pensée inachevée, c'est cet ensemble flottant où rentrent la croyance à la vérité de l'Evangile (1), le culte du Dieu vivant et vrai (2), le ferme

(1) 2 Thess. II, 13.

(2) 1 Thess. I, 8-10.

attachement à la règle de conduite tracée par Jésus-Christ (1), c'est-à-dire l'imitation de sa vie sainte (2), c'est surtout, entre ces divers éléments, le principe même de la vie chrétienne : la consécration du cœur à Dieu, l'union morale avec le Christ. C'est, pour mieux dire, la force régénératrice du converti, l'instrument de l'œuvre de sanctification qu'il poursuit, l'abandon complet de l'être à l'inspiration de l'Esprit saint (3). Elle vient de Dieu et doit, par un constant progrès (4), prouver aux croyants une parfaite justice. Hormis le côté religieux, elle équivaut à une bonne conduite réglée sur le modèle laissé par le Christ (5). De là, ces pressantes exhortations morales adressées à l'église de Thessalonique, de se garder pure et irrépréhensible pour le jour prochain du Seigneur.

Le rêve de Paul était réalisé. L'Évangile abrogeait la loi. L'expiation d'une part, la foi de l'autre, justifiant à coup sûr, supplantaient l'impuissante Thorah. Les sacrifices perdaient toute valeur et même toute signification, après celui du Christ ; quant aux prescriptions légales et aux préceptes moraux, dont on avouait qu'ils avaient manqué leur but, le chrétien, doté du Saint-Esprit, n'en avait nul besoin. Jésus était sa seule loi (6). Rien ne subsistait du vénérable Code d'Israël ; ce qui en était

(1) 1 Thess. IV, 1-10 ; Comp. à III, 2-3, 6-8, 10.

(2) 1 Thess. IV, 16-17 ; V, 10.

(3) 1 Thess. I, 4-6.

(4) 2 Thess. I, 3.

(5) 1 Thess. IV, 1 et suiv.

(6) 1 Cor. IX, 21.

éternel, je veux dire son admirable loi morale, allait s'enter, pour y puiser une nouvelle sève, à la foi de l'Evangile.

Une conséquence non moins importante de cette doctrine était d'ouvrir à tous les hommes les portes du christianisme. L'Eglise de Jérusalem, par le maintien des obligations légales, écartait les païens de bonne volonté. Le paulinisme les accueillait en frères, pourvu qu'ils vinsent à Jésus d'un cœur repentant et pieux. Un peuple nouveau, composé d'hommes accourus du Nord et du Midi, d'Orient et d'Occident, s'assemblait dans une même adoration du Sauveur. L'œuvre capitale de saint Paul est d'avoir dégagé le christianisme de l'ornière juive, de manière à lui permettre de devenir une religion universelle.

La consolation, la paix de son âme trouvées, saint Paul vit avec raison dans cette voie de salut offerte aux païens comme aux juifs, le don de la grâce divine. Il y avait là un agencement si bien conformé à sa destination qu'il ne pouvait être que le fruit de la compassion divine envers les hommes. La rédemption, la vocation du fidèle, le don du Saint-Esprit, la foi, tout cela procédait de la grâce. L'amour de Dieu formait la base et le couronnement de l'Evangile. Par une brusque réaction contre le judaïsme, les mérites de l'homme se virent non avenues et la liberté frappée à mort. Non seulement Dieu avait préparé le sacrifice du Christ, mais encore il appelait ses élus, leur envoyait son esprit, les justifiait (1). Le chré-

(1) Rom. VIII, 28-39. La théorie de la grâce est à peu près

tien confiait à Dieu le soin de le sauver. Notre apôtre suivait ainsi le chemin de la prédestination.

Telle est, semble-t-il, la première forme de l'Evangile paulinien(1). S'il conserve avec l'enseignement de Pierre et de Jacques une foule de points communs, cependant sa tournure générale est tout autre. Il heurte, en ses conclusions, le judéo-christianisme, il le dépasse et s'en sépare même dans sa manière de comprendre la foi. Cela tient à la voie particulière de formation qu'il a suivie. Pour saint Paul, Jésus ne fut pas simplement le Messie juif, il fut le fondateur d'une religion nouvelle, nous ajouterons : le centre de cette religion.

absente des épîtres aux Thessaloniens; mais il n'est pas douteux qu'elle fût dans la pensée de Paul.

(1) La résurrection du Christ ne paraît pas avoir encore une grande importance. Elle prouve la vérité du christianisme, mais intéresse peu la foi de l'apôtre.

CHAPITRE III

DEUXIÈME FORME DE L'ÉVANGILE PAULINIEN

La meilleure preuve que le mot de foi, chez Paul, ne couvrait pas des idées identiques à celles des judéo-chrétiens, c'est que l'apôtre fut incompris et attaqué par eux. Trop bornés pour sortir du cercle de leur éducation juive, ils ne comprirent pas pourquoi la loi était abrogée. La liberté, en Christ, à laquelle saint Paul conviait les hommes, leur parut extrêmement dangereuse. Prétendre que la loi avait fait son temps passait à leurs yeux pour le fait d'un esprit frivole (1). Ils se mirent vivement en devoir de réparer le mal causé par le hardi missionnaire, organisèrent des contre-missions, discréditèrent auprès de ses églises la personne de Paul. Ils l'accusèrent d'abord de folle présomption pour l'indépendance dont il se targuait vis-à-vis des douze et lui dénièrent la légitimité de son apostolat (2). C'était un intrus dans la propagation de l'Évangile. Ils le défièrent ensuite de prouver ses assertions sur la fin de la Thorah (3), et, comme ils jugeaient

(1) Jacques II, 20.

(2) Gal. I, 4, 19 ; II, 9 ; etc.

(3) La moitié de l'épître aux Galates vise à cette démonstration.

une telle démonstration impossible, ils insinuèrent que la rébellion de Paul contre l'autorité religieuse et morale de la loi pouvait bien n'être que l'effet d'une nature orgueilleuse et mauvaise qui avait saisi l'occasion de rompre son frein, afin de se donner un libre cours (1). Quelle différence établir désormais, si l'on détruisait toute règle morale, entre le chrétien et le païen (2)? Tout était donc permis, sous le couvert de la foi (3) (laquelle était pour les judéo-chrétiens la croyance à la messianité de Jésus). Le croyant n'encourait aucun châtiment de ses fautes, car sa foi le justifiait. Certains adversaires allaient jusqu'à prêter à Paul des pensées impies : on concluait de son principe qu'il fallait pécher afin de rehausser ainsi l'excellence de la grâce divine (4).

Toutes ces accusations, la dernière surtout, étaient fort graves. Dire que la foi (la croyance) sauvait indépendamment des œuvres, c'était compromettre sûrement la moralité de l'Eglise. A la nouvelle des troubles survenus à ce propos en Galatie, Paul, consterné de voir sa pensée si mal interprétée, écrivit en toute hâte une lettre où il repoussait avec succès les calomnies judéo-chrétiennes. Les réponses concernant son apostolat et la loi n'intéressent pas notre sujet, mais les éclaircissements qu'il donne sur la foi sont pour nous d'un grand prix ; ils nous permettent de suppléer la notion incomplète des deux pre-

(1) 2 Cor. X, 2.

(2) Gal. II, 15.

(3) 1 Cor. VI, 12.

(4) Rom. III, 8 ; VI, 1-3, 15-16.

nières épîtres (1). A partir de ce moment, la foi dans l'Évangile paulinien subit une croissance considérable ; elle devient la doctrine capitale du christianisme.

Bien loin de se prêter au relâchement moral que lui reprochaient les judéo chrétiens, la doctrine de saint Paul, au contraire, frappait à mort le péché. L'apôtre le prouve aisément. Tout homme, en même temps qu'il se convertit à Jésus, reçoit l'esprit de Dieu (2). Cet esprit vient habiter en lui et le diriger ; le corps du chrétien est son temple. On ne devient un vrai chrétien que le jour où l'Esprit acquiert en nous assez de puissance pour nous dominer. C'est là une idée commune aux écrivains du Nouveau-Testament, et qui fait le fond du christianisme. Paul l'a certainement reçue des premiers disciples ; mais il faut aussi, semble-t-il, faire une part, dans le développement de cette idée, à sa complexion physiologique. Le coup de foudre du chemin de Damas, où il entendit la voix de Jésus, les fréquentes visions qu'il eut dans la

(1) L'épître aux Galates marque certainement un progrès dans la pensée de Paul. Il dut se passer pour Paul ce qui se passe en pareil cas pour tout homme attaqué dans ses opinions. Les objections de ses adversaires, en le forçant de s'expliquer, l'amènèrent à une délimitation plus juste de ses propres théories, à quelques corrections secondaires. Il se rendit mieux compte de la portée de ses idées et les développa dans ce sens. (Voir Gal. II, 20 ; III, 27-29, passages sans analogues dans les lettres aux Thessaloniens).

(2) Esprit de Dieu, Esprit de Christ, Saint-Esprit, sont des termes synonymes. Il ne s'agit point ici d'une hypostase, mais de l'Esprit divin, par analogie avec l'esprit humain.

suite et où il se sentait mystérieusement uni au Christ, les révélations qu'il croyait lui être accordées (1), tout cela l'inclinait à concevoir entre Dieu et l'homme une communication spirituelle. Grâce à cette communication, il s'opère dans la personne du croyant un changement radical. A l'origine de la foi, l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme coexistent et se combattent ; le chrétien est mi-spirituel, mi-charnel ; sa volonté se partage entre Dieu et lui-même. Mais à mesure que sa foi grandit, c'est-à-dire à mesure qu'il se livre à l'influence divine (2), le Saint-Esprit prime son propre esprit et finalement s'y substitue. Arriver au point où l'on peut dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (3), tel est l'idéal du croyant. Jésus ne s'est pas seulement offert à la colère divine pour éviter aux hommes un châtiment terrible, il s'offre encore à quiconque veut l'accueillir et lui faire une place dans son cœur. On vit de lui et par lui. La foule de ses fidèles animés de son Esprit saint ne forme en lui qu'une seule personne (4).

Les accusations judéo-chrétiennes trouvent dans cette

(1) I Cor., XV, 51.

(2) Il n'est pas tout à fait exact de définir la foi suivant saint Paul : l'union mystique avec le Christ. C'est plutôt l'effort de l'homme qui se donne au Christ et veut vivre sous l'impulsion de l'Esprit. Cet effort s'achève dans la réalisation d'une unité parfaite avec le Christ ; mais l'union elle-même n'est qu'une conséquence de la foi.

(3) Gal., II, 20.

(4) Gal., III, 27-29.

façon vraie de concevoir la religion de Jésus, leur réfutation la plus complète. La foi bannit à tout jamais le péché de la nature humaine. Comment l'homme, que conduit l'Esprit de sainteté, pécherait-il encore ? La source du mal est tarie dans son être. Plus de bas instincts, d'impuretés, de querelles, d'empportements et autres choses semblables (1). La chair, crucifiée avec ses désirs et ses passions (2), n'a plus de mauvais fruits à porter. Il n'y a pas dans l'individu deux principes ennemis qui se disputent la prédominance sur sa volonté ; il n'en reste qu'un : le principe du bien. Ce qui auparavant, dans l'homme, appartenait à la chair, appartient maintenant à l'esprit. « Tout est à vous, dit Paul aux Corinthiens, mais vous, vous êtes à Christ et Christ est à Dieu... » « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Christ ? (3) ». Le croyant et le Seigneur sont un, et puisque le Seigneur a vaincu le mal et conquis la sainteté, le croyant de même marche selon l'esprit. Si donc, malgré cela, le chrétien pèche encore, il faut déclarer Christ et Dieu même fauteurs de péchés (4).

L'homme, devenu spirituel par la foi, se dégage et s'élève au-dessus de la loi. Cette dernière, se proposant de réfréner les passions de la chair, perd sa raison d'être le jour où ces passions sont mortes ; elles constitue une étrangeté à l'égard de gens dont la vie échappe à ses arti-

(1) *Ibid.* V, 19-21.

(2) *Ibid.* V, 24 ; VI, 14.

(3) I Cor. III, 22 ; VI, 15.

(4) Gal. II, 17.

cles. On ne règlemente pas le Saint-Esprit. Une volonté toujours droite, constamment adonnée à la justice, à la sainteté, de sa nature infailible et parfaite, est infiniment supérieure à toute législation. Le chrétien connaît et accomplit naturellement son devoir, sans le secours et l'aiguillon d'une morale imposée. La liberté dont il jouit vis-à-vis de la Thorah ne se fonde pas sur l'absence de toute règle, mais sur l'Esprit de Dieu qu'il a reçu. Car « le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la » patience, la bienveillance, la bonté, la confiance, la » douceur, la tempérance : contre de telles choses, il n'y » a pas de loi (1) ».

L'effet immédiat du ferment régénérateur introduit par Jésus dans l'âme du croyant est de faire de chacun de nous un fils adoptif de Dieu. A l'état d'esclavage sous la Loi succède, sous l'Evangile, l'état filial auquel est attaché le titre d'héritier de la promesse (2). Jésus transmet aux membres de son Eglise ses mérites, ses vertus et ses qualités ; comme lui, le chrétien est justifié, saint, enfant du Père. Le sauvé reproduit l'image parfaite du Sauveur (3). Nous entrevoyons déjà que cette ressemblance

(1) Gal. V, 22-23.

(2) Gal. IV, 6-7.

(3) En tout ceci, bien entendu, Paul ne sort pas du domaine théorique. Ses raisonnements ne concernent que le chrétien idéal. Aussi perdent-ils une partie de leur force en face des objections de ses adversaires, car on peut lui répondre que le chrétien idéal n'existe pas et que, dans la réalité, l'homme ne saurait se passer d'une loi morale.

sera poussée jusqu'à l'identification par un esprit dialectique, avide de croire réalisable dès maintenant l'idéal religieux, nous voulons dire la victoire sur le mal et la conquête de la sainteté. Paul, en effet, ne s'arrête jamais à mi-chemin ; il ignore l'hésitation du penseur qui craint de trop s'avancer et tomber dans l'incertain. Une fois données les prémisses de son Evangile, le développement du système suit la voie de la logique, sans détour d'aucune sorte. A ce moment de sa pensée, d'ailleurs, se joint à la dialectique la notion juive de la solidarité.

Ce nouvel élément joue, dans la formation de sa théologie, un rôle dont on ne saurait trop signaler l'importance. La solidarité, d'après les idées du temps, liait les hommes d'un lien tellement étroit qu'elle les fondait, pour ainsi parler, en une unité absolue. L'individu n'était rien, la famille, la tribu, la nation, l'humanité étaient tout. On participait en un sens aux actes et à la vie de ceux à qui nous unissaient la race et la religion. La responsabilité, les mérites, les privilèges étaient communs (1). Par une sorte de psychologie instinctive, les Hébreux avaient aperçu l'unité profonde des membres si divers qui composent le genre humain. Ils virent très bien la dépendance originelle et fatale de l'homme vis-à-vis de ses ancêtres, ils conçurent même, ce à quoi nous arrivons plus difficilement aujourd'hui, que la vertu du juste est comptée au méchant, la pureté du saint au pécheur.

(1) Rom. V, 12 ; Hébr. VII, 9-10.

Cette conception atteint, dans l'épître aux Romains, sa dernière limite. Non seulement le chrétien jouit des mérites du Christ, mais encore il s'identifie à lui, il est lui-même Christ à un certain degré, étant greffé sur l'arbre dont Jésus forme le tronc. Sa nature essentielle a subi un changement radical au contact de l'Esprit divin, il est un autre homme, il se sépare de l'humanité ordinaire que gouverne le principe charnel. Son assimilation à Jésus va jusqu'à figurer dans sa propre existence les deux grands faits de l'histoire évangélique : la mort et la résurrection du Christ (1). De même que Jésus en mourant a vaincu le mal et est ensuite entré dans la félicité des saints, ainsi son disciple, par une mort intérieure, tue en lui le péché et ressuscite à la vie spirituelle. Et ce n'est pas là une simple comparaison choisie à cause de sa justesse, il s'agit d'une chose réelle, bien qu'apparemment imperceptible. Jésus, ayant réparé le mal introduit par Adam dans le monde, fonde une humanité nouvelle dont il est le type. On s'agrége au corps de Christ de la même manière qu'on était incorporé à Adam, c'est-à-dire par la loi mystérieuse de la solidarité.

Il se passe un double phénomène chez le converti. Celui-ci dépouille d'abord sa nature charnelle, son passé, et revêt ensuite une nature spirituelle ; le vieil homme cède la place à un homme nouveau, ou, pour employer encore une expression paulinienne, le chrétien immerge,

(1) II Cor. v, 14-17 ; Rom. VI, 6-11, etc.

lors de son baptême (1), son ancienne personnalité, et reparait hors de l'eau sous des traits analogues à ceux de Jésus. Le disciple reproduit pour son compte ce que le Maître a fait pour tous les croyants. Si l'on ne craignait de dépasser la pensée de Paul, on pourrait dire, à l'exemple de l'auteur de l'épître aux Hébreux (2), que les chrétiens se trouvant, depuis leur élection, dans les flancs du Christ, sont morts et ressuscités en même temps que lui.

Par la foi, le croyant lie son sort à celui de Jésus. Il a part, sur la terre, à ses souffrances (3) et à son esprit ; dans le ciel, il aura part à sa gloire. Si Jésus n'était pas le Messie, s'il n'était pas ressuscité, la foi serait vaine (4). Mais, grâces soient rendues à Dieu, l'espérance du croyant repose sur le témoignage inébranlable du Saint-Esprit, que le Père lui a donné pour arrhes (5) et qui lui garantit l'immortalité.

(1) Se rappeler que le baptême consistait alors dans l'immersion totale du néophyte dans l'eau.

(2) Hébreux, VII, 9-10.

(3) II Cor. IV, 10-12.

(4) I Cor. XV, 13-14 ; 16-18.

(5) Gal. III, 2, II Cor. I, 22 ; V, 5.

CONCLUSION

La marche de la pensée de Paul se laisse assez facilement saisir. Quatre causes principales ont contribué à la formation de son Evangile. Nous les avons indiquées à mesure qu'elles se présentaient dans le cours de notre exposé ; nous allons les réunir en un coup d'œil d'ensemble.

1° Tous les efforts de l'homme religieux tendent à trouver un moyen efficace de le délivrer du mal. Il éprouve une douleur extrême de se sentir pécheur et impuissant à sortir de cet état. Mais, tandis que la plupart des hommes jugent cette faiblesse irremédiable et seulement susceptible d'être diminuée, Paul crut l'humanité capable de recouvrer par la vertu de quelque principe, son innocence primitive (1). De là résulte la marque propre de son christianisme. Ce fut la raison capitale pour laquelle il sortit du judaïsme, dont la Loi, nous l'avons montré, ne pouvait rien moins que le satisfaire.

2° La matière de sa pensée lui a été fournie par la tradition orale. Il apprit de la bouche des disciples les grands faits de l'histoire évangélique : la cène, la mort, la résurrection et peut-être quelques discours. Sa connais-

(1) Il faut toujours se rappeler qu'il s'agit uniquement de la théorie.

sance de la vie de Jésus ne parait pas avoir été fort étendue, mais elle suffit à sa théologie.

3° Saint Paul a emprunté au judaïsme sa manière de concevoir le monde. Il interprète la mort de Jésus comme un châtiment, comme un sacrifice. Si on lui avait présenté l'explication naturelle de la mort, telle que l'entendaient les Grecs, il aurait sans doute été fort surpris. Il use encore et sans mesure de la notion juive de la solidarité, notion juste à notre avis, mais excessive et appelant un correctif.

4° En quatrième lieu, la lutte avec les judéo-chrétiens occasionna un développement de sa pensée. Son Evangile s'affirma, comme on dit de nos jours. Obligé de se forger des armes, Paul prit une conscience plus claire de la direction et de la portée de sa doctrine.

Tels sont, nous semble-t-il, les matériaux employés par saint Paul à la construction de son système. Ajoutons à cela son tempérament dialectique qui le menait aux dernières conséquences de ses idées, ses visions dont il faisait grand cas, de multiples influences que nous ignorons ; le contact de l'esprit grec, par exemple, et l'on aura un aperçu général sur les origines et la formation de l'Évangile paulinien.

Vu :

Le Président de la soutenance,

E. MÉNÉGOZ.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	v
CHAPITRE PREMIER. — Paul sous la loi.	7
CHAPITRE II. — Première forme de l'évangile paulinien.	17
CHAPITRE III. — Deuxième forme de l'évangile paulinien	26
CONCLUSION.	35
